

# Vagabondages

Revue de poésie - N° 53 - Novembre 1983 - 23 F TTC

## Femme

Silvia Monfort  
Jacques Audiberti

# VAGABONDAGES

**Paris-poète**

# VAGABONDAGES

3, rue Séguier, 75006 Paris - Tél. : 634.15.16  
10 numéros par an - Abonnement 190 F  
(Bulletin d'abonnement en dernière page)

---

## Paris-poète

*(Association loi de 1901)*

Président : **Marcel Jullian**  
Secrétaire générale : **Josy Vercken**  
Trésorier : **Jean Barjon**

*avec le patronage de la Ville de Paris*

---

Ont collaboré à ce numéro

Gabrielle Althen  
Josette Barjon  
Alain Déchamps  
Christian Gorelli

Didier Khan  
Denise Le Dantec  
F. et B. de Martinoir  
Silvia Monfort

---

*Réalisation* © Librairie Séguier - ISSN 0153 - 9620  
CODICO-Impressions (Rueil-Malmaison)  
Imprimerie de Montligeon (Orne)  
Photocomposition : Textes

---

Diffusion



I 21 512

---

Dépôt légal 11 860 - Imprimé en France  
Directeur de la publication : Marcel Jullian  
N° de commission paritaire : 62583

# FEMME

**Introduction**

**Silvia Monfort**

par

**Francine de Martinoir**

*(page 5)*

**Poème au pluriel**

*(page 12)*

**Le poète du mois**

**Jacques Audiberti**

*(page 57)*

**Les Cahiers de Vagabondages**

**Liliane Wouters**

*(page 72)*

**Inédits de Vagabondages**

*(page 84)*

**Nouvelles de la poésie**

*(page 101)*

**Index**

*(page 113)*

## Avant-propos

Les vrais hasards, les fausses nécessités, les exigences fallacieuses des calendriers, tout me pousse, me contraint, me commande d'écrire mon éditorial dans la nuit. Je dispose des poèmes choisis, du texte de Francine de Martinoir sur Silvia Monfort et du poète du mois, Jacques Audiberti. Cela est bien. Nous écrivons donc *l'amble* (1) comme on le marche et je me sens rassuré, ou, plutôt, très vite, étant donné le thème, merveilleusement apeuré. Un numéro de *Vagabondages* consacré aux femmes ! Des créatures de volupté tranquille, au regard de sphinge, viennent aussitôt nous attendre, vous et moi, au détour de chaque page de ce petit volume. Eh ! Oui ! Nous allons ensemble *chez les femmes*. « N'oublie pas de prendre ton fouet » recommandait Nietzsche. Elles n'avaient pas prévu l'estocade de l'Allemand mysogine. Elles l'ont déviée très vite en inventant l'adjectif *macho* qui offre l'immense avantage, en une seule volte, de transformer les martyrs authentiques que nous sommes en bourreaux de notoriété publique que nous ne parvenons pas à être. Je ne veux pas me risquer plus loin. Quelque chose en tout cela me dérange gravement. Audiberti, par exemple avait écrit pour Jacqueline Gauthier – était-ce pour l'effet Glapion ? – un poème à chanter qui dérangeait chaque couple à jamais. Tous les deux, l'écrivain et la comédienne, disparus l'un et l'autre, se le répètent sans doute, sans cesse, dans « les ombres myrteux » de Pierre de Ronsard. Je songe, aussi – pourquoi ? – à Marcel Achard et à cet autre poème à mi-voix qui vantait « le jeu d'amour, la tendre guerre »... où « l'ennemi est le partenaire ». J'arrête. Il fallait – m'avait-on dit – parler des femmes. Je n'ai pu qu'évoquer l'amour à travers des fantômes évanouis. Acte manqué.

Quelque chose de triste et doux comme un adieu m'etreint brusquement. Fasse que la poésie ne devienne ni militante, ni administrative, ni officielle, ni rien d'autre qu'un irritant reflet inexplicable.

M.J.

(1) c'est le titre de l'un de ses romans que j'ai édité naguère.

# Silvia Monfort

« Méfiez-vous, mon fils, des femmes de théâtre » écrivait Madame de Vigny à son fils. Et, de fait, si on a toujours brûlé les sorcières plus que les sorciers ou les mages, si au fond de l'imaginaire, se cache, pour surgir de temps à autre, la vieille peur des magiciennes, marchandes de drogues et d'onguents, prodigues en maléfices, bacchantes possédées par le souffle de la nature devenue folle, ou déesses à double visage, Hécate, Circé, Médée, les comédiennes ont de tout temps, sauf peut-être à notre époque, semblé plus dangereuses que les autres femmes. Plus féminines que les autres. Qu'elles soient la pure marionnette dont rêve Kleist ou qu'au contraire elles

possèdent la sensibilité d'un sismographe ou d'un médium, elles sont proposées aux désirs du public, elles façonnent nos rêves, elles en tissent l'étoffe. Les femmes d'une même génération ou de la suivante ne finissent-elles pas par ressembler à ces actrices qui donnent un nouveau visage à Célimène, Desdémone ou Phèdre ? Interrogeons quelques unes de ces apprenties-comédiennes qui hantent, le cœur battant et un petit classique sous le bras, les cours d'art dramatique et les auditions. Leurs modèles ? Parmi les noms qui reviennent le plus souvent à leurs lèvres, on trouve à côté de celui de Madeleine Renaud ou d'Adjani, celui de Silvia Monfort.

Et c'est vrai que depuis quelques années, Silvia Monfort a prêté son visage à Phèdre, à Penthesilée, tout comme aux héroïnes de Schiller, d'Ugo Betti, de Sophocle, si bien qu'il est à présent difficile de leur en imaginer un autre. Et les jeunes ne s'y trompent pas. Beaucoup aimeraient bien être tragédiennes. Or notre époque, tragique, n'a plus beaucoup de tragédiennes. Silvia Monfort en est une. C'est elle aussi qui a monté un drame de notre temps ce *Petit déjeuner chez Desdémone* de Krassinski, nous aidant ainsi à découvrir ce tragique qui vient de l'Est...

Mais si l'on connaît beaucoup de comédiens à la tête d'un théâtre, la mise en scène et la direction d'acteurs ne sont pas en général des métiers très courus par les femmes. Ces dernières années pourtant ont vu naître et grandir l'aventure du *Carré*, d'abord au fond du Marais, rue de Thorigny, puis dans le cadre de l'ancienne Gaîté-Lyrique puis enfin à Vaugirard au sud, dans l'ancien village.

Il faut dire d'ailleurs que, même si on a une passion pour le rôle, la mission, le rayonnement des acteurs, il y a parmi ceux-ci un tout petit nombre de créatures qui sont des *monstres sacrés*. Ce sont eux qui ne sont pas simplement un intermédiaire entre l'auteur et les spectateurs, un reflet, si brillant soit-il, ils font entendre leur voix propre, une parole qui n'est qu'à eux.

Et Silvia Monfort, elle, a décidé de créer elle-même, des figures féminines, sans doute en grande partie avec la matière même de son expérience personnelle comme l'héroïne de son premier roman *Il ne m'arrivera rien*. Presque une enfant encore elle s'engageait dans la Résistance active. Croix de guerre, Brown Star, la prise de Chartres, c'est elle aussi. Et il faut reconnaître que, bien avant les autres. Silvia

Monfort a, dans ses récits, posé les questions, exprimé les révoltes les angoisses les doutes qui seront ceux de la vague féministe. A présent avec le reflux, il serait temps de relire *Les ânes rouges*. Ce très beau titre est emprunté à une citation d'Alain. La rappeler c'est donner une définition de certaines de ses héroïnes : « En toutes les ligues, en toutes les associations, en tous les états, il y a de vrais croyants. Un petit nombre. De ceux que j'appelle les ânes rouges, qu'on ne peut atteler, qui ne croient rien. Ceux-là ont la foi. La foi qui sauve ».

Rarement comme dans *Les ânes rouges* avait été évoqué de façon aussi remarquable un personnage de comédienne. Relisons la dernière page au moment où Nicole se croit abandonnée par celui qu'elle aime : « Elle coulait au fond des eaux, livrée aux vieilles ancres, aux épaves, aux herbes fuyantes auxquelles nulle main humaine ne peut longtemps s'accrocher ». Et les lignes de la fin montrent la métamorphose que seul son métier peut expliquer : « Michel posa sur elle le regard qu'il avait eu le premier jour, tout d'admiration pour l'actrice. Il la redécouvrait animée par cette fulgurance exacte qui procède du génie. Le retournement absolu de la jeune fille, cet éclat d'une situation dominée puis recons-

truite dans l'instant même en contexte nouveau faisait d'elle une comédienne née. Il en sourit, constatant que le personnage auquel elle s'identifiait mieux encore peut-être qu'à aucun autre, était le sien. Il pensa malgré tout qu'il la retrouverait à son retour. Libre. Et sûre d'elle-même comme ils l'étaient tous deux, dès à présent, de lui ».

Mais on peut ouvrir le roman au hasard. Qui a mieux dit les coulisses un soir de première, le passage des étudiants dans les loges, le trac, la fatigue, les snobs et la critique, les retrouvailles avec la salle après une marche dans la ville ensoleillée et poussiéreuse, les rapports de haine et d'amour entre l'actrice et le metteur en scène ?

Mais cet envers du décor, Silvia Monfort le montre aussi dans un couple. *L'amble*, c'est ce qui devrait être l'allure adoptée par des amants. Or Christine et Sébastien ne l'apprennent, la découvrent qu'à la dernière page. Pourquoi cette bataille, ces coups donnés dans le noir, cette peur et cette soif de la destruction mutuelle, cette haine de soi-même dans l'image qu'offre l'Autre ? Pourquoi ne pas adopter tout de suite cet accord profond, cette façon de marcher

comme un seul corps à quatre pattes ?  
Écoutons un instant ces voix :

« Un bref sanglot secoue Christine. Elle a la sensation qu'une colonne de chevaux lui est passée sur le ventre, sur les membres et sur la figure. La terre colle au sang. Elle ne se plaint pas. Plus tard, elle dénombrera ses écorchures. Sa jambe peut encore plier, c'est l'essentiel. L'allée cavalière décrit une courbe. Pour gagner du temps, pour rejoindre Sébastien plus vite, elle entre dans la forêt. Elle se dirige au hasard, aveugle, à la manière des papillons qui partout se cognent. Bien que le chemin soit bordé de bouleaux espacés, de jeunes hêtres, le bois paraît immense et sans pénétration possible. Elle s'insinue parmi les ronces. Le visage et les mains déchirées, elle est empêtrée dans la broussaille. Elle n'entend plus rien.

Sébastien s'est tué contre les pierres. « L'homme né de la femme a peu de jours à vivre ». Il vient tout juste de naître d'elle. Peut-être sont-ils l'un et l'autre les créatures d'un sage conteur qui met fin à leur histoire au bon moment. Le poète les fait entrer dans la légende avant l'aurore qui effrite et dissout les phantasmes heureux de la nuit.

En une fuite dernière, happée par l'idée de ce dénouement sublime, Christine s' imagine retournant à la vie sauvage. Une mort

douce, sous le givre et la neige, la réunira à l'homme aimé.

Quand elle perçoit le pas des chevaux, et l'appel de Sébastien. « Vivant. C'est peut-être encore mieux » pense-t-elle. »

*Francine de Martinoir*

# Poème au pluriel

## Chanson

Si tu me fais ce bien, par tes yeux je te jure,  
Serment qui m'est si cher,  
Que de tes bras aimés jamais nulle aventure  
Ne pourra m'arracher ;

Mais, souffrant doucement le joug de ton empire,  
Tant soit-il rigoureux,  
Dans les Champs Elysées une même navire  
Nous passera tous deux.

Là, morts de trop aimer, sous les branches myrtines,  
Nous verrons tous les jours  
Les anciens Héros auprès des Héroïnes  
Ne parler que d'amours.

Tantôt nous danserons par les fleurs des rivages  
Sous maints accords divers,  
Tantôt, lassés du bal, irons sous les ombrages  
De lauriers toujours verts.

Où le mollet Zéphire en haletant secoue  
De soupirs printaniers

Ores les orangers, ores, mignard, se joue  
Parmi les citronniers.

Là du plaisant avril la saison immortelle  
Sans échange se suit,  
La terre sans labeur, de sa grasse mamelle,  
Toute chose y produit.

D'en bas la troupe sainte autrefois amoureuse,  
Nous honorant sur tous,  
Viendra nous saluer, s'estimant bien heureuse  
De s'accointer de nous ;

Puis, nous faisant asseoir dessus l'herbe fleurie  
De toutes au milieu,  
Nulle en se retirant ne sera point marrie  
De nous quitter son lieu ;

Non celle qu'un taureau sous une peau menteuse  
Emporta dans la mer,  
Non celle qu'Apollon vit, vierge dépiteuse,  
En laurier se former.

Ni celles qui s'en vont toutes tristes ensemble,  
Artémise et Didon,  
Ni cette belle Grecque à qui ta beauté semble,  
Comme tu fais de nom.

*Pierre de Ronsard*

## Oeil des cheveux

La cruauté, le noir et la misère.  
Le regard emmêlé. Quel regard vous avez.  
Dans ce tableau les pentes de la terre  
Sont des membres léchés par d'obscènes bosquets.

Infâmes à regarder. D'autres cheveux meilleurs  
Font furieusement obstacle et des barricades  
Sont partout. L'œil rose des cheveux  
Regarde pourtant ce que voit un œil bleu.

## L'œil et la chevelure

Placé dans la longueur et fermé comme un puits  
Sur le secret du moi, entre des moustaches  
Pour toute éternité ; c'est une bouche ouverte  
Qui souffle un long drapeau de malheureux parfum  
C'est un regard voilé  
Qui prononce un vocabulaire ensanglanté.

## Monstrum

N'as-tu pas vu ses seins volumineux  
Mais la mentule amère et forte baissant la tête  
Pendue au ventre à la hanche en marbre aux beaux  
yeux ?  
Cette femme était donc un homme plus une femme  
Heureux toujours uni désaccordé  
Sa chevelure au vent et sa voix de stentor  
Sa moustache, son gland fumant et sa beauté.

*Pierre Jean Jouve*



## Sonnet

O si chère de loin et proche et blanche, si  
Délicieusement toi, Mary, que je songe  
A quelque baume rare émané par mensonge  
Sur aucun bouquetier de cristal obscurci.

Le sais-tu, oui ! pour moi voici des ans, voici  
Toujours que ton sourire éblouissant prolonge  
La même rose avec son bel été qui plonge  
Dans autrefois et puis dans le futur aussi.

Mon cœur qui dans les nuits parfois cherche à  
s'entendre  
Ou de quel dernier mot t'appeler le plus tendre  
S'exalte en celui rien que chuchoté de sœur

N'était, très grand trésor et tête si petite,  
Que tu m'enseignes bien toute une autre douceur  
Tout bas par le baiser seul dans tes cheveux dite.

*Stéphane Mallarmé*

## La femme noire

Incomparable terre verte douce et funèbre  
De colline avec châteaux et ombres  
Et lointains accords entre cimetières  
Portée du chant des amants de la mort.

La femme onduleuse à la hanche, au dos noir  
Passait ; elle étincelait pour la mort  
La mal mariée  
S'éloignait en éclatant de rire au vallon vert.

Eclaireuse des morts ! Je la voyais fumante  
Et partir et s'envelopper pour toujours  
Et le mauvais mari c'était moi encore.

*Pierre Jean Jouve*

## Toi ! sois bénie à jamais !...

Toi ! sois bénie à jamais !  
Eve qu'aucun fruit ne tente !  
Qui de la vertu contente  
Habites les purs sommets !  
Ame sans tache et sans rides,  
Baignant tes ailes candides,  
A l'ombre et bien loin des yeux,  
Dans un flot mystérieux,  
Moiré de reflets splendides !

Sais-tu ce qu'en te voyant  
L'indigent dit quand tu passes ?  
– « Voici le front plein de grâces  
Qui sourit au suppliant !  
Notre infortune la touche.  
Elle incline à notre couche  
Un visage radieux ;  
Et les mots mélodieux  
Sortent charmants de sa bouche ! »

Sais-tu, les yeux vers le ciel,  
Ce que dit la pauvre veuve ?  
– « Un ange au fiel qui m'abreuve  
Est venu mêler son miel.  
Comme à l'herbe la rosée.  
Sur ma misère épuisée.  
Ses bienfaits sont descendus.  
Nos cœurs se sont entendus,  
Elle heureuse, et moi brisée !